

La Trajectoire de L'image Turque à Travers la Litterature Française

Ayla GÖKMEN
Université Bursa Turquie

Abstract:

Das Türkei – Bild in der französischen Literatur

Das Türkei-Bild ist in der französischen Literatur vom Mittelalter bis hin zum Ende des Ersten Weltkrieges mit negativen Klischees behaftet. Die Türkei wird zunächst mit dem Bild des türkischen Menschen identifiziert.

Während der Zeit der Kreuzzüge das Wort "Müslüm" mit "Ungläubiger" gleichgesetzt, gingen die Schriftsteller ab dem 16. Jahrhundert, nachdem das Osmanische Reich sich in Europa und in den arabischen Ländern expandiert hat, dann dazu über "Türke" und "Müslüm" als Synonyme zu gebrauchen. Zugleich hafteten diesen Wörtern aber auch Nuancen wie z. B. "Barbare", "Fanatiker" und "auf das Sinnliche fixiert" an. Unter den Einflüssen von religiösen, sozialen und kulturellen Feindbildfixierungen wurden den türkischen Menschen diese Eigenschaften aufgedrückt, die dann über Jahrhunderte hinweg den Gegenstand einer solchen Literatur bildeten.

Im 19. Jahrhundert erfährt dieses traditionelle Bild der Türkei durch die Reiseberichte, der mit Einheimischen in Kontakt getretenen Schriftsteller und durch die Öffnung der Türkei gegenüber dem Westen eine grundlegende Veränderung. Die im Rahmen der im Jahr 1923 von Atatürk angekündigten Republik realisierten Reformansätze führten zu einer laizistischen und demokratischen Regierungsform der neuen Türkei und ließen auch in der Literatur ein neues und positives Bild entstehen.



L'image que les écrivains français se font de l'homme turc et de la Turquie remonte aux siècles anciens. Dans l'imaginaire français, la Turquie répondait à des clichés qui sont ceux qu'a véhiculé une littérature nourrie par des préjugés séculaires. Cette image négative, plus ou moins hostile, commence, à partir du XIX^{ème} siècle, à changer lorsque les écrivains y ont effectué des voyages. Toutefois, le plus remarquable changement d'esprit se fait sentir lors de la guerre d'indépendance de 1919, et qui devient plus sensible durant les réformes socio-politiques qui créèrent la nouvelle Turquie à l'issue de la proclamation de la République en 1923. En fait, la nouvelle Turquie imposa indubitablement une nouvelle image.

Image traditionnelle :

Ici, il semble indispensable de rappeler brièvement l'image que la Turquie avait jusqu'à l'époque moderne dans la littérature et l'opinion publique française. On pourrait dire que cette image, du Moyen Age jusqu'à la Première Guerre Mondiale, porta des traits plutôt négatifs. L'image de la Turquie apparaît, d'abord, sous forme de l'image de l'homme turc. A l'époque des Croisades, on s'est servi du mot "musulman" pour désigner "les sarrasins" ou "le païen-le mécréant" et quand les turcs ont fait l'apparition sur la scène du monde, "le turc" et "le sarrasin", sous l'influence de l'esprit médiéval, recouvraient le même concept; le "musulman". A partir du XVI^{ème} siècle, l'emploi synonymique des deux mots se répand parallèlement à l'expansion de l'Empire Ottoman dans les pays arabes et en Europe. Avec la conquête et l'emprise du titre de Calife, chef des musulmans, par le Sultan, les écrivains se servent fréquemment du mot "turc" pour "musulman" ou vice-versa. A côté de cet usage, le mot "turc" représentait d'autres qualifications comme "barbare", "sauvage", "cruel", "sensuel", "bête féroce", "ignorant", "fanatique". Le fait d'appartenir à une religion différente suffisait par conséquent pour être traité de "barbare" (guerrier - pillard), ennemi de la chrétienté.

Le turc a gardé si longtemps ces caractéristiques, d'abord, formées sous l'influence des hostilités religieuses, et puis, socio-culturelles. Au temps des Lumières, la "Turquerie" se place à la tête de la littérature du XVIII^{ème} siècle. Le monde français commence à reconnaître les autres particularités



des Turcs, autres que leur "férocité", la tolérance, l'hospitalité etc... L'exotisme étant à la mode, l'enrichissement de la littérature est l'aboutissement logique d'une inspiration de la culture turque, se fait ressentir dans les oeuvres littéraires. La Turquie est décrite comme le pays du calme et du bonheur. Voltaire peint un monde idéal en Turquie. Candide y vient pour vivre en paix. Autrement dit "chacun peut cultiver son jardin" sur la terre turque. Le choix de Voltaire n'est sans doute pas aléatoire. L'image turque que diffusèrent les auteurs du siècle des Lumières engendre, au XIXème siècle, un nouveau courant littéraire et politique appelé "Turcophilie" qui a influencé les plus brillants auteurs français.

Le XIXème siècle où l'on adopte deux attitudes différentes; d'une part, la négativité survivait encore dans les ouvrages de certains écrivains, au sens d'une opposition liée à la notion de nationalité, à une religion adverse et menaçante, l'antithèse de la civilisation chrétienne. Une telle considération aboutissait à la raillerie, même à la négation de la civilisation turque, telle fut chez Chateaubriand et chez Hugo. D'autre part, cette image traditionnelle subit un changement intéressant grâce aux relations de voyage des grands écrivains à l'époque où la Turquie s'ouvrait à l'Occident. Parmi les écrivains les plus connus, on peut citer Lamartine, Flaubert, Nerval, Gautier et Loti. Le turc représentait désormais un type "inoffensif", "résigné", "nonchalant", complètement "inactif", passant son temps dans les cafés ou dans les mosquées, mais doté de nombreuses vertus et de sagesse. Les voyages effectués en Orient turc en raison des trois facteurs, à savoir culturel, social et politique, fournissaient à ces écrivains un nouveau regard sur les turcs.

Née comme en réaction contre la turcophobie, la turcophilie est créée par ce groupe d'auteurs dans le dessein de défendre la Turquie contre les critiques sévères. Ce changement est évidemment dû aux revers militaires que la Turquie avait commencé à subir depuis un certain temps devant l'Occident. Elle ne représentera plus la force, et loin de constituer une puissance en raison de l'immobilité défectueuse de la vie socio-politique, la Turquie deviendra "l'homme malade" de l'Europe attendant impatiemment de la voir mourir. En effet, l'histoire réalise ce souhait à la fin de la Première Guerre Mondiale, avec le traité de Sèvres la Turquie en perdant son indépendance, devient la proie de ses envahisseurs. C'est cependant à l'achèvement de ces événements que Mustafa Kemal fait son apparition sur la scène du monde.



Comment est donc l'approche des écrivains français à une telle situation avant et après la guerre d'indépendance turque et durant celle-ci ?

Parmi les écrivains que nous avons classifié dans le second pôle, nous distinguons Lamartine, Loti et Farrère qui furent considérés "fervents amis" des Turcs et de la Turquie. Ces célèbres écrivains ont vraiment aimé les turcs et leur pays au point de vouloir vivre en Turquie. Bien qu'ils reflétèrent dans leurs ouvrages l'image traditionnelle, ils adoptèrent une attitude en faveur des turcs et de la Turquie quand celle-ci est en butte à des injustices, pour en défendre les droits et l'indépendance.

A. de Lamartine, le célèbre poète -écrivain romantique, l'homme d'état, l'historien, le voyageur connu par ses deux voyages en Turquie et par ses multiples publications où il tâcha de faire connaître véritablement le turc et la Turquie. Il est devenu le premier à produire une nouvelle image turque qui s'opposa ainsi à l'auteur de *l'itinéraire de Paris à Jerusalem*. Les turcs décrits par Lamartine dans ses *Voyage en Orient* (I et II) sont braves, hospitaliers, pieux, charitables, tolérants. Sa qualité clairvoyante le fit digne de se ranger au degré le plus élevé parmi les hommes politiques de son temps. Ainsi il a pris initiative sur la fameuse *Question d'Orient*. Il a rendu service aux Turcs dans *L'Histoire de la Turquie* (1854), écrit pendant la guerre de la Crimée afin de sensibiliser l'opinion française sur l'importance du problème en faveur des Ottomans et la préparer à la solution qui peut maintenir l'indépendance. En 1850, il plaçait la Turquie "à l'avant-garde de la liberté de l'Europe"(T.I; p.38). La Préface, qui précède ces 8 volumes, est considérée comme un parfait chef-d'oeuvre, comme une irrévocable prophétie. Lamartine ne croyait plus à la mort de la Turquie, comme il l'avait pressenti en 1832.

Gérard de Nerval et Théophile Gautier succèdent à Lamartine. Eux aussi font de la Turquie le tableau d'un pays édenique. Ils décrivent une société turque à la fois barbare et civilisée. L'inspiration de la turquerie chez Gérard de Nerval dans *Voyage en Orient* présente surtout un aspect sociologique. Alors que Gautier fait, avec soin, la description mini-tieuse de Constantinople, servie longtemps comme un excellent guide de la ville à ses voyageurs. Gustave Flaubert, Pierre Loti, Claude Farrère et bien d'autres qui choisissent les Turcs comme thème pour leurs oeuvres, mais la perception de la Turquie se diversifiait de l'un à l'autre.



Pierre Loti, non seulement parce qu'il visita neuf fois la Turquie depuis 1870, mais aussi parce qu'il y vécut et écrivit beaucoup sur la Turquie à une époque où toute l'Europe parlait de leur barbarie et de la nécessité de les renvoyer à leur "lieu origine", c'est-à-dire en Asie. Loti, sans se laisser influencer par ces prédecesseurs, a soutenu l'opinion opposée avec beaucoup de courage et de clarté. Dans son ouvrage *Suprême visions d'Orient* (Paris, Calman Levy, 1921), Il trouve que les turcs étaient dignes en comparaison aux diverses nations des Balkans et du Moyen Orient: "Dans les vastes territoires ottomans, la seule nationalité digne d'être appelée ainsi, la seule qui ait la cohésion, la loyauté et l'énergie, est la nationalité turque" (p.301).

Déçu par la religion chrétienne, dont il s'était éloigné, Loti avait trouvé un réconfort dans la paix et la tranquillité qu'offraient l'Islam et la vie traditionnelle à l'ancienne mode. La Turquie représentait, pour lui, le dernier plier de l'Islam: "Partout régnait cette immobilité, cette indifférence à la fuite du temps, cette sagesse résignée et très douce qui ne se trouve qu'en pays de l'Islam"(Les *Désenchantées*, Paris, C. L., 1949, p.91).

Loti se présente dans ses romans comme un exotique, épris de la vie traditionnelle décrite dans les décors pittoresques de l'ancien Istanbul, un admirateur de la Turquie des Sultans-Califs. Cette protection du passé, la défense des anciens turcs, "protecteur de la paix et de la tranquillité" orientales mènent Loti à déclarer ouvertement ce qu'il entend par Turcs: "Je désigne par ce nom les vrais, dieu merci, qui constituent là-bas une majorité innombrable. (...) il faut les considérer comme un peuple qui retarde de quelques siècles sur le nôtre, et je ne leur en fais point de reproche, bien au contraire". Quant aux "Turcs des nouvelles couches", ce sont ceux qui renient tout le passé ancestral, qui veulent plutôt renchérir sur nos déséquilibres et notre modernisme."(Cité par O.Kolo lu in *La Campagne de Pierre Loti*, Coll.Turcica I; p. 59).

Les turcs le connaissent moins pour ses romans, mais pour la lutte qu'il a menée en faveur des droits de la Turquie, pendant la guerre des Balkans 1912-1913 et pendant la guerre d'Indépendance. Loti s'opposait par conséquent à tout courant d'opinion occidentale visant à détruire la Turquie. La campagne de Loti se poursuivait par la publication d'une série d'articles et de lettres dans le *Figaro*, plusieurs journaux et des livres en vue de présenter le Turc avec sa véritable personnalité et défendre la cause des Turcs contre



ceux qui l'accusaient. Il était pessimiste quand il écrivait son livre intitulé *Turquie agonissante* en 1913. Il a un moment donné cru que " La Turquie aura cessé de vivre" (p.32). Mais, en 1919, dans un autre livre intitulé *Les Alliés qu'il nous faudrait*, il rectifiera cette conviction en se consacrant à la défense de la Turquie, occupée par les Alliés.

Certains minimisent le combat que mena Loti à cette époque en faisant ressortir qu'il manifestait sa préférence pour le Turc d'antan contre le Turc nouveau, et qu'il défendait l'islam traditionnel contre le modernisme, et considérait l'existence de la Turquie sous l'angle des intérêts français. Mais, il serait exagéré de dire aussi que Loti, tout seul, a réussi à modifier la politique suivie par l'Europe. En effet, c'est par sa médiation que La France a quitté la politique de servir les intérêts britanniques, et le terrain est devenu favorable pour conclure l'accord d'Ankara avec le gouvernement Kémaliste par Franklin-Bouillon, le 20 Octobre 1920.

Après Pierre Loti, C'est Claude Farrère qui est venu visiter la Turquie à plusieurs reprises. Il a fait de longs et courts voyages, à partir de 1902 jusqu'à 1950. Comme Loti, Farrère aussi a été considéré comme "ami des turcs". Il prend place parmi les écrivains attachés à l'ancienne Turquie, la Turquie des Sultans-Califs. Au cours de ces voyages, il est profondément influencé par le charme de la vieille Turquie qui signifie pour lui "antique" et des vieux Turcs auxquels s'appliquent les vieilles coutumes, vêtements, mode de vie. Et les Sultans pour lesquels il a éprouvé une vive sympathie; ce qui le poussa dans sa démarche, à se faire " le champion de turc". C.Farrère était un grand admirateur d'Istanbul qui représentait pour lui, comme pour Loti d'ailleurs, toute la Turquie.

Cependant Claude Farrère, dans la démarche de faire connaître la Turquie, semble être plus avantageux que Loti, du fait qu'il a rendu visite à Mustafa Kemal à Izmit, lors de son voyage en juin 1922, pour lui transmettre un message du général Pélle. Claude Farrère raconte son voyage à Izmit et sa rencontre avec Mustafa Kemal dans son ouvrage intitulé *Turquie ressuscitée*, 1930. A cette occasion, nous relevons de ces quelques termes formulés pour M.Kemal et la Turquie: " L'Histoire compte les grands hommes qui, tel cet homme-ci, ont sauvé leur patrie, - mieux, l'ont ressuscitée.(...) Après Sèvres, en effet, j'ai cru moi-même que la Turquie était morte.(...) Or, l'homme qui a commandé à la Turquie de se lever d'entre les morts, le voici.(...)"



L'apparence, une fois de plus, n'est pas trompeuse. L'ouvrier ressemble à l'oeuvre" (p. 8). Ces éloges, sous forme sincère, dissimulaient les véritables raisons de ce voyage qui avait pour but de connaître les intentions et les possibilités de Mustafa Kemal. Ce double jeu a été dévoilé dans un article dicté par Mustafa Kemal et publié dans le journal Kurun-Vakit le 27 Janvier 1937.

Les années suivantes marquaient la fondation de la République en 1923 et les révolutions culturelles et sociales de Mustafa Kemal auxquelles Farrère s'était opposé à l'excès. Il n'a jamais cessé d'exprimer cette opposition par les articles publiés dans les journaux et même dans ses *Souvenirs* en 1953. Dans ses écrits, il protestait la suppression du Califat, en insultant les gouvernants d'Ankara et faisant des grands éloges au Sultan Abdulmedjid II, comme Calif. Son article de *L'échos de Paris*, publié le 8 Mars 1924, à l'occasion du fait, est un exemple parmi d'autres. Dans cet article, intitulé " *Le Khalife Errant*", il implore au gouvernement de la République Française de l'accueillir: "L'Islam demeure intact.(...) Pour le droit, pour la justice, et pour l'intérêt de la France, j'implore le gouvernement de la République d'accueillir sur le territoire français Khalif Abdul Medjid II, errant. "Le fait d'être disgracié auprès d'Atatürk ne pourra lui empêcher de se rendre à Ankara même, la nouvelle ville qu'il trouva " désertique, laide, triste, banale". Car, Il était un grand admirateur d'Istanbul qui représentait pour lui, comme Loti d'ailleurs, toute la Turquie.

C'est ainsi que Claude Farrère prétendait et écrivait maintes fois d'aimer le peuple turc et la Turquie, de traiter Atatürk comme " glorieux ami", "parce qu'il a sauvé la nation, en grave danger"(Le Khalif errant in *L'échos de Paris*, le 8.03.1924). Toutefois, il refusait de connaître les gouvernants de la Turquie nouvelle et laïque. La Turquie qu'il aimait, c'était celle de l'ancienne, traditionnelle et théocratique, celle d'avant la République.

Nouvelle image de la Turquie:

La transformation inattendue et surprenante d'une Turquie ottomane, ancienne et théocratique en une Turquie nouvelle et laïque bouleversa le monde qui croyait à vif à sa mort . La Turquie doit cette transformation à un seul homme qui sut assumer le destin de son peuple qui était en péril. Cet



homme est bien M.Kemal Atatürk, le sauveur de la nation de ses envahisseurs par les armes, et dans la paix, le créateur d'une Turquie moderne. Ce grand changement et son réalisateur trouvèrent ses réminiscences avec estime ou jugement sévère dans les innombrables écrits, témoignages d'une période définie de l'histoire. C'est à travers lesquels se saisit l'épanouissement d'une nouvelle image qui amalgamait "Atatürk" et "la Turquie d'Atatürk", appelée par un grand nombre d'écrivains "La Turquie nouvelle".

Atatürk, de prime abord, est le héros principal des innombrables ouvrages, à titre biographique, sinon conçu, au fond, de grande envergure. Même les titres des ouvrages où La Turquie apparaît accompagnée des adjectifs "nouvelle" ou "moderne" étaient souvent axés sur Atatürk. Voilà quelques titres qui l'affirment en guise d'exemples: *L'Europe et la Turquie nouvelle*, de Jacques Kayser, 1922 ; *La Nouvelle Turquie*, de Berthe-Georges-Gaulis, 1924; *La Nouvelle Turquie*, de Maurice Pernot, 1924; *Le Miracle turc*, de K.S. Chantitch-Chandan, 1929; *Le visage nouveau de la Turquie*, d'Eugène Pittard, 1931; *Atatürk et le vrai visage de la Turquie*, de Gérard Tongas, 1937 ; *Petit Manuel de la Turquie nouvelle*, de Jean Deny et de René Marchand, 1934; *Mustafa Kemal Atatürk ou l'Orient en Marche*, de Paul Gentizon, 1929 ; *Atatürk et la Turquie nouvelle* de Charles de Chambrun, 1939; *La Turquie nouvelle, puissance d'Occident* de Georges Duhamel, 1954; *Mustafa Kemal Atatürk*, de Willy Sperco, 1958; *Atatürk-Dictateur*, de Phillipe de Zara, 1936; *La continuité de la Turquie moderne*, Maurice Duverger, 1960; *La pensée d'Atatürk et La Turquie Nouvelle*, de Jean Paul Roux et Jean-Louis Bacqué-Grammont. Les ouvrages dont les titres traduisent déjà les marques d'un changement d'image de la Turquie par l'emploi de l'adjectif "nouvelle" qui suggère une opposition à l'image "ancienne" ou traditionnelle de la Turquie que l'esprit occidental avait de longs siècles.

Les écrivains français que nous plaçons dans un autre groupe sont ceux qui étaient témoins de la vie en Turquie pendant ou après la guerre de l'indépendance durant la période des réformes sociales et pendant la période contemporaine. Ces écrivains français, qui sont venus en Turquie et qui ont connu au cours de ces périodes l'atmosphère d'Ankara après la République et Mustafa Kemal, ont constaté dans le pays une situation différente par rapport aux anciennes idées reçues de la Turquie. Cette constatation positive, se



reflétant dans les titres même de leurs ouvrages, contribua à la formation de l'image nouvelle de la Turquie et conduit ses auteurs, sans exception, à présenter Mustafa Kemal Atatürk, fondateur et rénovateur de la Turquie nouvelle. Ce qui nous intéresse, c'est naturellement comment ces écrivains ont abordé Atatürk et sa démarche pour réaliser cette Turquie, quels en sont les traits dominants de leurs observations ou jugements.

Il va sans dire qu'il est difficile de faire une illustration complète de tous les écrivains qui se rangent dans cette catégorie, mais il sera mieux de se contenter de ceux qui semblent avoir des points de vue intéressants et un rôle important dans leur domaine.

L'un des plus importants parmi ceux-ci est Berthe Georges-Gaulis, écrivain et journaliste qui est allée en plusieurs reprises en Turquie, pendant la guerre de l'indépendance, jusqu'à Ankara même. Elle fut invitée durant son 2.ème séjour par Mustafa Kemal. Elle est l'auteur de quatre livres importants et de nombreux articles sur La Turquie qui furent écrits pendant les années de la guerre d'indépendance. Nous citons quelques uns comme " *Le nationalisme Turc*" (1921); *Angora-Constantinople -Londres*, 1922; *La Nouvelle Turquie*, 1924.

Cet écrivain, à travers ses écrits, met l'accent sur la caractéristique nationale de la démarche de Mustafa Kemal qui a réalisé la guerre avec le peuple d'Anatolie. Elle la révèle comme un sentiment nouveau chez les Turcs par ces termes dans *Le nationalisme Turc*: " M. Kemal d'Anafartalar, adoré de ses hommes et des foules islamiques, allait personnifier le sentiment nouveau qui agitait les Turcs, le sentiment national. Toute l'histoire de la résistance gravitera autour de lui." (p.56) Elle a constaté que l'armée ne se battait pour le Calif, mais l'indépendance (p.230). Par les termes de cette auteur apparaît l'opposition en caractérisant deux mentalités et la situation de l'époque. Cette opposition existera désormais entre Ankara et Istanbul, deux villes symbolisant l'ancienne et la nouvelle Turquie. C'est la raison pour laquelle les titres significatifs des écrits en Angora et en La nouvelle Turquie ne sont pas hasardeux. Ce faisant, "Ankara est l'oeuvre du conquérant - Législateur ", cependant elle y constate "une transformation profonde que le peuple turc, nationaliste, doit à un seul homme dans l'action surhumaine"(*La nouvelle Turquie*, 1924, p.271). Parmi les écrivains qui furent les témoins de la période de la Turquie d'Atatürk se trouvent des ambassadeurs tels que le



Comte Charles de Chambrun et Albert Sarraut. Ils ont partagé la même conviction de Berthe Gaulis sur le caractère national du fait et seront allés plus loin, lors de la proclamation de la République, en l'appellant " une révolution politique".

Il était impossible pour lesdits écrivains, qui ont observé de près M.K. Atatürk, d'aborder l'histoire de la Turquie nouvelle sans parler de la vie de son héros, sans esquisser les traits de sa physionomie prestigieuse. Parmi les portraits faits, ils ne s'empêchent d'être impressionné surtout par les yeux de Mustafa Kemal. A cet égard, Albert Sarraut est le champion de la définition de ses regards, dans son livre de souvenirs, intitulé *Mon ambassade en Turquie*, (1952): " Ce qui est le plus révélat, c'est le regard de M.Kemal : "...Mais le prodige, - je n'exagère pas l'expression- est celui de son regard, où l'alternance des éclairs d'acier et des lumières adoucies fait se succéder les attraits de la séduction et l'implacable fulguration qui révèle une maîtrise absolue de soi. Ce regard scrutateur, aigu et pénétrant est d'une profondeur insondable. Il vous attire à la fois et vous effraie" (p.212).

Edouard Herriot, homme d'Etat-écrivain, a observé Atatürk dans ses actions, en tant qu'ami. Il est attiré par ces regards à son tour : " Ce qui attire, ce qui fixe l'attention, ce sont ses yeux qui voient clair et qui voient loin, un regard acéré, perçant comme une aiguille" (*De la vieille à la Nouvelle Turquie*, Conférence, le 29 Novembre 1933).

En ce qui concerne la personnalité de M.Kemal, elle remplissait, en principe de fond en comble les ouvrages des écrivains, ceux-ci ne manquèrent pas à en ressortir des qualifications pour autant. Essayons d'en illustrer quelques unes pour mesurer l'originalité de leur connaissance.

Mme Gaulis voit en lui, avec son propre terme " un divinateur", (*La Nouvelle Turquie*, p. 58). Albert Sarraut le nomme comme " le réveilleur du peuple", considère en lui "un héros admirable, un sauveur, un soldat glorieux, un homme d'état de premier plan". K.S -Chantitch-Chandan fait de lui dans *Le Miracle turc*, " une sorte de prophète" et voit encore chez lui à réunir les qualités d'un génie militaire, de l'homme d'état de premier ordre, d'un psychologue pénétrant et d'un esprit démocrate (p.101-107). Chez Claude Regnet, dans *40 millions de Turcs et De Démocratie sauvage*, il se figure à titre de l'homme providentiel, chez René Marchand, l'homme du siècle, et encore pour bien tant d'autres, réformateur, rénovateur, éducateur, chef



vénéré, ainsi que les qualificatifs élogieux infiniment pullulents. Mais aussi un autre qui ne l'est point: celui de dictateur. Tel est en grande ligne le portrait de Mustafa Kemal. En effet, sans s'arrêter sur la personnalité du grand réformateur, les écrivains ne sauront traiter la renaissance moderne réalisée en Turquie. Car, c'est lui qui est l'inspirateur de toutes les réformes dont il a tracé les voies de réalisation après la proclamation de la République. A cet égard, Paul Gentizon affirme: " C'est la personnalité de Mustafa Kemal qui remplissait l'histoire de la Turquie", et en ce qui le concerne, Chantitch-Chandan écrit: " La Nouvelle République n'est qu'une personnification des idées de M.Kemal" (p. 3).

Il va sans dire par les propos que l'on cite combien les écrivains français tiennent à identifier Atatürk avec la Turquie qui se renouvellera grâce à l'accomplissement de la révolution socio-politique.

Il nous faut remarquer que les écrivains qui témoignent de la vie en Turquie durant la période des réformes, d'abord s'accordent unanimement sur les principales caractéristiques de cette révolution qui a changé l'image du pays d'autrefois. Toutefois, la rapidité des réformes qui se succèdent est étonnante. Les marques des points de vue varient selon les termes suivants: Transformation inouïe, le brusque bouleversement, un réveil surprenant, une brutalité qui coupe l'haleine.

Malgré la divergence des points de vue, toutes les réformes réalisées de la période ont été soigneusement traitées par les écrivains. De l'abolition du Califat, le 3 Mars 1924 jusqu'à la Fondation de la Société d'Histoire Turque et de Langue Turque, le 15 avril 1931 -12 Juillet 1932; l'adoption du code civil turc en 1926, la suppression des couvents en 1925, l'émancipation de la femme; l'adoption de l'alphabet de caractère latin en 1928, l'usage du calendrier et de l'heure internationaux, la réforme vestimentaire, l'adoption du principe de laïcité en 1928, toutes se rangent dans leurs écrits avec un intérêt assez particulier. Néanmoins, parmi ces réformes l'écho le plus fulgurant c'est l'abolition du Califat.

La suppression du califat donne lieu à d'innombrables commentaires où la laïcisation est analysée par certains écrivains avec lucidité; mais il reste cependant une partie en confusion et dans le conditionnement de leurs esprits qui ne permettait pas de concevoir en Turquie autre chose qu'un Etat monarchique et théocratique. En effet, en 1929 José le Boucher qui a publié



ses impressions sous le titre *D'Angora à Vilna*, n'essaie pas de cacher son étonnement devant l'abolition du califat et de la laïcisation de la vie sociale en Turquie sans aucune réaction populaire: " Oser attaquer l'Islam !" s'écrie-t-il. "De toutes les audaces révolutionnaires de Mustafa Kemal, celle-là est la plus surprenante (...) Pour nous autres européens, habitués à voir le musulman avant tout comme un fanatique, l'incroyable désintéressement avec lequel fut accueillie la révolution religieuse est stupéfiant".

On peut multiplier ces exemples. Pourtant, cette réforme, comme l'indique Chantitch-Chandan, auteur du *Miracle Turc* en 1929, " La réforme la plus importante accomplie par les Kemalistes" (p.165). Il se trouve d'autres observations plus objectives. Paul Gentizon, de son côté, souligne l'envergure de la laïcité dans son ouvrage *Mustafa Kemal Atatürk ou l'Orient en marche* de façon suivante : " Certes, il ne s'agit pas de répudier l'Islam, comme la croyance. La République Turque rompt en somme avec l'Islam comme institution sociale (...) Pour la première fois dans le monde musulman, l'idée nationale a pris une puissance plus grande que l'idée religieuse" (p.272).

Benoist-Mechih prend à tâche d'expliquer la raison de cette abolition dans *Mustafa Kemal ou la mort d'un Empire*, publié en 1954 : " Mustafa Kemal tranchait, l'un après l'autre, les liens qui rattachaient la Turquie au passé. Cependant parmi ces liens, il y en avait un, dont la rupture pouvait avoir des répercussions si vastes (...) c'était le Califat (...) Tant qu'il n'avait pas tiré son peuple de ce bourbier, il ne ferait jamais de la Turquie une nation capable de tenir son rang parmi les puissances occidentales" (p.352).

Phillipe de Zara paraît un peu paradoxal dans ses observations concernant Atatürk et sa démarche. Dans son livre, intitulé *Mustafa Kemal, Dictateur*, publié en 1936, il reconnaît indubitablement le caractère national de la démarche avec beaucoup d'éloges, mais cependant un certain ressentiment pour l'occidentalisation de la Turquie nous stupéfait pour autant dans ses expressions. Zara admet volontiers la nécessité de la fondation d'un nouvel Etat avec le consentement du peuple, mais critique l'initiative de Mustafa Kemal du fait qu'il le réalise par imposition.: " Il fallait créer un nouvel Etat. Un tel projet ne pouvait réussir qu'avec le peuple et par le peuple. Pas de partis, pas de politiciens, mais la nation. Une sorte de dictature démocratique s'élaborait lentement dans son esprit. " (p.249). Plus loin, il définit ce groupe de patriotes turcs " formés par les idées occidentales-mélange de rationalisme



et des moeurs chrétiennes - ont bâti sur ses ruines un Etat neuf qui se réclame de la civilisation européenne. Cet Etat doit sa formation, sa défense, sa consolidation à un homme de génie, le Ghazi Mustafa Kemal" (p.365).

Marcel Clerget en discerne clairement son opinion, il s'agit donc " d'une dictature mais d'une dictature éducatrice et temporaire, sous un chef qui renonce volontairement à la véritable dictature et qui respecte l'esprit démocratique de la Constitution.

Paul Gentizon est l'un des écrivain qui dresse un parallèle très curieux entre la situation actuelle de la Turquie de Mustafa Kemal et celle de la Russie sous Pierre le Grand : " Il ne s'agit nullement d'édifier une comparaison absolue entre deux âges différents. Mais il n'empêche que, dans certaines manifestations de leur vie sociale, la Russie orthodoxe de la fin du XVIème siècle et la Turquie musulmane du début du XXème siècle offrent une physionomie étrangement ressemblante (...) deux hommes personnifiant dans les deux pays l'esprit de rénovation, Pierre le Grand et Mustafa Kemal, se sont dressés l'un et l'autre contre la routine, la superstition et le fanatisme" (pp.339-340).

A propos des ambassadeurs, Jean Louis Bacqué-Grammont, grand linguiste contemporain, souligne la crainte que suscite l'indifférence des diplomates français, particulièrement celle de Charles-Chambrun en 1928, ainsi que celle du Ministre de l'époque, à la réforme de l'alphabet. En ce qui la concerne, il désigne le rapport de celui-ci complètement déconcerté. Bacqué-Grammont, dans son méticuleux article intitulé *L'Ambassade de France en Turquie et l'adoption du nouvel Alphabet en 1928* (La France et la Turquie, Coll.Turcica.I, 1981), prend en charge d'expliquer le fait que ces gens ne parvenaient pas à comprendre que Mustafa Kemal avait fait choix d'un alphabet inspiré, certes, de modèles européens mais qui était et serait purement turc, sans référence à l'Occident (p.238).

Selon les uns, la bonne réussite des réformes en Turquie est due à la force dictatoriale, et pour les autres, elle n'est qu'une résultante d'un désir commun de la nation turque qui est depuis fort longtemps en relation avec l'Occident. Chantitch-Chandan pense que " si les réformes, quoiqu'il en soit, devaient surmonter toute une série d'obstacles, dont les principaux étaient acceptés par le peuple turc, c'était grâce à la grande habilité et les bonnes manœuvres employées par Mustafa Kemal".



On peut dire toutefois que certains écrivains français se méfièrent de la Turquie et ne se montrèrent pas très tendre envers Mustafa Kemal. Après lui ? A tout ceux qui soupçonnèrent de la destinée de la Turquie, Mustafa Kemal a répondu en désignant la jeunesse turque en tant que maîtresse et gardienne des Réformes et du Régime. L'Histoire l'a justifié. La Turquie en voie d'occidentalisation allait récolter ce qui a été germé dans les sillons de son passé. Au seuil d'un nouveau millénaire, l'adhésion de la Turquie à la communauté européenne est une actualité brûlante. Mais cette intégration ne sera pas si facile qu'on l'imagine. Car l'Occident, figé dans sa politique anachronique, n'a longtemps pas eu l'égard de voir la Turquie une partie du monde contemporaine.

Au présent comme dans le passé, c'est la politique qui forme le positionnement vis à vis d'un pays. De ce fait, l'image que les écrivains français avaient de la Turquie moderne et contemporaine se diversifie selon l'actualité politique. Certes, Il faut bien admettre la disparition de la turcophilie dans les Lettres, mais en reconnaître pour autant la sympathie des écrivains qui connaissent mieux la Turquie d'aujourd'hui.

Curriculum Vitae

GÖKMEN Ayla, nationalité turque, née en 1952 à Tarsus, diplômée de Licence Supérieure de langues et Littérature Française de l'Université Hacettepe à Ankara en 1975. Obtenu le diplôme de Docteur de 3^{ème} cycle pour le sujet "Lamartine et la Turquie" en 1981 à l'Université de Poitiers en France.

1983-1984: enseignante recrutée par le Gouvernement Algérien, en fonction de Maître-Assistante à l'Université d'Annaba. 1985-1987: conseillère particulière du Ministre de la Culture à Ankara. Depuis 1987, enseignante en qualité de Maître de conférence et Chef du Département de Français à la Faculté de Pédagogie de l'Université Uludag à Bursa, Turquie.

